

BHL en Amérique

Pince-fesses et coups de bâton

Entre les soirées mondaines verrouillées par ses amis américains et la raclée donnée à son livre par le « New York Times », le « Superman français » en a vu de toutes les couleurs

De notre correspondant aux Etats-Unis

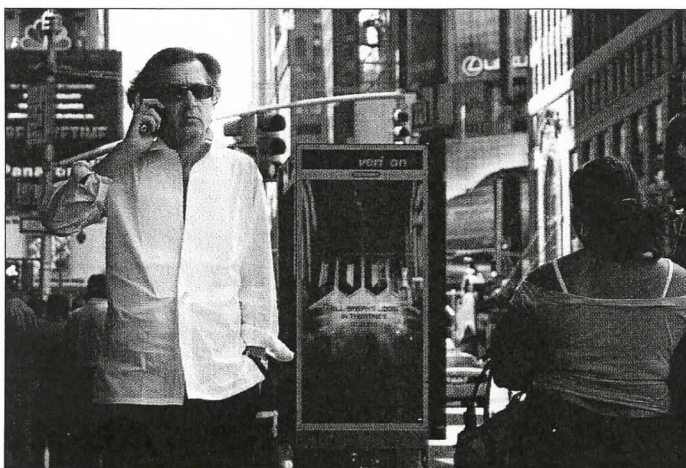
Vous avez détesté le livre ? Vous adoreriez la critique. Au début, pourtant, c'était mal parti. Vous avez vu défiler tout ce que la France compte d'officiels aux Etats-Unis, en rangs

serrés derrière l'ambassadeur et le doigt sur la couture du pantalon, saluant « un début d'année exceptionnel pour la culture française aux Etats-Unis ». Vous avez reçu le communiqué de victoire des services culturels de l'ambassade : « En moins d'une semaine, près de 4 000 personnes se sont déplacées pour rencontrer BHL à New York, acceptant de payer parfois une somme de 15 à 25 dollars lors de conférences organisées à la New York Public Library ou au 92nd Street Y, dans des librairies ou des think tanks. »

Vous avez entendu l'ambassadeur applaudir l'« accomplissement extraordinaire » de son cher ami BHL. Vous avez vu s'égrener tout l'alphabet de l'Amérique *intellopeople*, depuis Graydon Carter (« Vanity Fair ») jusqu'à Diane de Furstenberg, rendant hommage au Byron des lettres françaises, une coupe de champagne à la main. Vous avez lu les comptes rendus flatteurs des copains d'usage, Christopher Hitchens, Martin Peretz, de la « New Republic »... Vous avez parcouru, amusé, quelques critiques de journaux de province très intimidés par ce Frenchie capable de jongler avec Foucault et Hegel.

Vous rêviez d'un festin rabelaisien et vous vous retrouviez piégé dans l'un des ces cocktails débout qui sont la vraie plaie de l'Amérique. D'un ennui ! D'un convenu ! Vous vous demandez encore ce que vous auriez fait sans Garrison Keillor. Cet empêcheur de flâner en rond a débarqué un beau dimanche

matin sur votre palier, dans un article à la une du supplément littéraire du « New York Times ». L'ironie du titre, déjà, vous a fait sourire : « *On the Road avec M. Lévy* ». Le reste vous a fait hurler de rire. Ce Keillor n'a pas critiqué Bernard-Henri Lévy, il l'a exécuté, éviscéré, dispersé ! « *En plus de 300 pages, note-*



BHL à New York. L'Amérique s'extasie sur les chemises blanches déboutonnées de ce « Superman et prophète », qui ressemble un peu à Tocqueville.

t-il, personne ne raconte une blague. Personne ne travaille vraiment. Personne ne s'assoit pour manger et apprécier sa nourriture. Vous avez passé toute votre vie aux Etats-Unis sans jamais mettre les pieds dans une mégachurch ou un bordel, vous ne possédez pas de flingue, vous n'êtes pas amish, et vous réalisez que ce livre est en fait un livre sur les Français. » Tout y passe : l'« amour enfantin » de l'auteur pour l'Amérique-terre-de-paradoxes, l'interminable défilé de questions rhétoriques, les contresens, la sympathie huileuse et condescendante pour cette

Amérique « dont il ne faut pas désespérer ». « Merci, vieux, conclut le critique. Merci d'être venu. Et ne te mange pas la porte en sortant. »

Inutile de dire que Random House, l'éditeur américain de BHL, a bu du petit lait. La castagne ! La gloire ! Enfin une controverse littéraire digne des germanoprats, une bataille d'idées dans cette Amérique qui en manque tant ! N'est-on pas dans un pays où est paru un essai intitulé « les Intellectuels publics. Etude d'un déclin » ? L'intéressé est tout aussi ravi, même si la « bande à BHL », Hitchens en tête, s'est empressée de voir en Garrison Keillor un « populiste », un quasi-analphabète – ce qui ne manque pas de sel s'agissant d'un homme lettré qui lit de la poésie chaque matin sur les ondes de la radio publique. « American Vertigo » a fait son entrée parmi les best-sellers du « New York Times », en 15^e position, et l'Amérique s'extasie sur les chemises blanches déboutonnées de ce « *Superman et prophète – il n'y a pas d'équivalent aux Etats-Unis* » (« Vanity Fair »), qui ressemble un peu à Tocqueville.

Physiquement s'entend. Car personne, de San Francisco à New York en passant par Denver, ne hisse ce livre au niveau du mytique « De la démocratie en Amérique ». « *Après l'euphorie initiale des médias américains,*

“American Vertigo” ne sera rien de plus qu'un texte cité par des Français modérés, mais sans grande utilité pour les Américains », prédit un critique du « Miami Herald ». Là encore, c'est le « New York Times » qui s'est montré le plus vache : cent soixante-dix ans après sa parution, le livre de Tocqueville fournit « une bien meilleure compréhension de l'Amérique contemporaine » que celui de BHL, écrit Adam Cohen. Le « New York Times » qui, soit dit en passant, s'est fendu d'un troisième article au lance-flammes, dans lequel William Grimes découvre ce

que beaucoup de Français pensaient déjà : « *Parce qu'il vit presque entièrement dans son for intérieur, il [BHL] est particulièrement inapte à communiquer les soupirs, les sons et les odeurs de la vie américaine. Il y a des moments, lorsqu'on est en voiture avec lui, où l'on a envie de lui dire de la fermer pendant cinq minutes et de regarder attentivement ce qui se passe au-dehors.* »

Pour être juste, d'autres critiques sont aux antipodes de celles-ci, notamment sur l'épilogue de ce « romanquête », conclusion philosophique ébouriffante et malheureusement trop courte aux yeux de beaucoup. Qu'importe. L'important est ailleurs, dans ce jeu de miroirs, cette fascination mutuelle qu'entretiennent l'une pour l'autre « *deux nations qui prétendent à l'universalisme et pensent que leur culture doit essaimer partout dans le monde* », dixit BHL. Encore un cliché, mais celui-là est plein de vérité.

PHILIPPE BOULET-GERCOURT